

Comment j'ai créé mon archive. Récit d'une enquête d'histoire orale¹

Claudia-Florentina Dobre*

Keywords: *Totalitarianism; Oral Memory; Persecution; Prison Experience*

En 2003, j'avais commencé une recherche sur la mémoire des persécutions politiques communistes en Roumanie postcommuniste. L'absence d'un discours au féminin sur la répression m'a frappé toute de suite. J'ai décidé alors d'entamer une enquête d'histoire orale auprès des anciennes détenues politiques roumaines.

Familiarisée déjà avec la méthode biographique grâce à ma participation dans un projet d'histoire orale, **Vivre ensemble. La mémoire dans les sociétés post-totalitaires**², je me suis investie à fond dans l'enquête. Écouter quelqu'un/une qui raconte sa vie bouleversée par une expérience traumatisante permet de mieux comprendre l'impact que cette expérience a eu sur le parcours de sa vie. Les soupirs, les silences, la liberté d'expression, l'absence des contraintes imposées par l'écriture, s'avèrent significatifs pour la compréhension des témoignages. De surcroît, en utilisant les récits de vie on peut mieux saisir le fonctionnement de la mémoire, le rôle de l'oubli et les manières de mise en discours de celles-ci pour construire une identité personnelle.

Cet article se propose de rendre compte des étapes et de la méthodologie de recherche. Il met en évidence les difficultés et les réussites d'une enquête d'histoire orale. Qui plus est, j'y réfléchis sur l'utilité d'une telle enquête pour la compréhension de la mémoire individuelle, mais également collective des anciennes persécutées politiques roumaines.

1. La méthode biographique

La méthode biographique semble être la plus appropriée pour la mise en discours du vécu des femmes persécutées pour des raisons politiques. Comme il s'agit de femmes d'un certain âge qui parlent de leur vie entière et des expériences

* Cette étude a été financée par le contrat POSDRU/89/1.5/S/62259, projet stratégique, "Sciences socio-humaines et politiques appliquées, programme de travail postdoctoral et bourses postdoctorales de recherche dans le domaine des sciences humaines et politiques" co-financé par le Fonds Social Européen, par le biais du Programme opérationnel sectoriel "le développement des ressources humaines 2007-2013".

¹ Je reprends dans cet article des idées et des formulations qui se retrouvent également dans mon livre, *Vies menottées, paroles libérées. Témoignages des anciennes persécutées politiques roumaines*, Éditions universitaires européennes, Saarbrücken, 2010.

² Le projet, *Vivre ensemble. La mémoire dans les sociétés posttotalitaires*, a été coordonné par Bogumil Jewsiewicki, Titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire comparée de la mémoire, Université Laval.

lointaines, leurs récits sont à la fois le résultat d'une construction permanente de soi et le souvenir immédiat d'une demande contextuelle.

La méthode biographique a été développée dans l'espace francophone par Daniel Bertaux. Le sociologue français définit les récits de vie comme "le produit d'une forme particulière d'entretien, l'entretien narratif, au cours duquel le sujet raconte son expérience vécue"³ au moment même de l'interview. Un récit de vie n'est pas simplement une somme de renseignements, il est une structure (c'est-à-dire la reconstruction discursive d'une expérience vécue) et un acte de communication⁴.

Je suis consciente que les récits de vie des anciennes persécutées politiques ne m'ont pas donné accès à leur vie, à l'histoire toute crue, tout authentique, mais qu'ils sont une construction ou une reconstruction de leur vie et de son histoire⁵. Néanmoins, ce "récit-écran"⁶ déconstruit peut rendre visible un récit sur la répression vécue au féminin, sur le communisme et sur l'identité de la femme-témoin des persécutions politiques.

Il s'agit d'une mise en discours d'une mémoire individuelle imprégnée du social, le social de la famille, des groupes d'appartenance, même de la nation. Maurice Halbwachs appelle ces cadres de remémoration: "cadres sociaux de la mémoire". Ils sont avant tout des cadres mentaux, des structures inductrices de souvenirs. "À chaque instant, le cadre social donne à nos souvenirs l'éclairage de sens commandé par la vision du monde actuel de notre groupe"⁷. Néanmoins, selon Halbwachs, ces cadres ne sont pas immobiles, figés dans le temps et dans l'espace: "Par cadres sociaux de la mémoire nous entendons non pas seulement l'ensemble des notions, qu'à chaque moment nous pouvons apercevoir parce qu'elles se trouvent plus ou moins dans le champ de notre conscience, mais toutes celles où l'on parvient en partant de celles-ci par une opération de l'esprit analogue au simple raisonnement"⁸.

Intimement liée à la mémoire, l'identité⁹ est une construction sociale, d'une certaine façon toujours en devenir dans le cadre d'une relation dialogique avec l'Autre¹⁰. Isaac Chiva la définit comme "la capacité que possède chacun de nous de rester conscient de la continuité de sa vie à travers les changements, crises et ruptures"¹¹, grâce à la mémoire comme disait Halbwachs en donnant l'exemple de la fille esquimaude perdue et qui n'avait aucun souvenir et par suite aucune identité.

³ Daniel Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, 1997, p. 6.

⁴ Philippe Lejeune, *Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris, 1980, p. 278.

⁵ Michel Legrand, *L'approche biographique. Théorie et clinique*, Marseille-Paris, 1993, p. 193.

⁶ *Ibidem*, p. 194.

⁷ Gerard Namer, *Mémoire et société*, Paris, 1987, p. 37-39.

⁸ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, 1994, p. 129.

⁹ Quant à l'**identité de groupe ou collective**, elle est plus difficile à définir. Joël Candau considère l'identité collective ou l'identité d'un groupe comme la représentation que le groupe ou la communauté a de soi. Joël Candau, *Mémoire et identité*, Paris, 1998, p. 17.

¹⁰ *Ibidem*, p. 1-4.

¹¹ Isaac Chiva, in *Territoires de la mémoire* (dir. Marc Augé), Thonon-les-Bains, 1992, p. 14-16.

Selon Paul Ricœur¹² l'identité ne peut être qu'une identité narrative. Le philosophe français considère que "toute identité est une identité narrative dans le sens que toute compréhension de soi soit une interprétation et l'interprétation trouve dans le récit une médiation privilégiée qui emprunte à l'histoire autant qu'à la fiction faisant de l'histoire d'une vie une histoire fictive ou une fiction historique"¹³. Néanmoins, "l'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille, de même qu'il est possible de composer plusieurs intrigues au sujet de mêmes incidents, de même il est toujours possible de tramer sur sa propre vie des intrigues différentes, voire opposées"¹⁴. Le social joue un rôle important dans cette interprétation de soi, dans la construction de plusieurs trames narratives. Paul Ricœur affirme d'ailleurs que "le soi ne se connaît pas immédiatement, mais seulement indirectement par le détour de signes culturels de toutes sortes qui s'articulent sur les médiations symboliques qui toujours déjà articulent l'action et, parmi elles, les récits de la vie quotidienne. La médiation narrative souligne ce caractère remarquable de la connaissance de soi d'être une interprétation de soi."¹⁵

Le concept d'identité narrative explique cette capacité des anciennes détenues politiques de construire plusieurs récits au sujet de leur vie. Le contexte social et politique a forcé les femmes ayant subi la violence politique de raconter leur vie différemment d'une époque à l'autre. Elles ont forgé plusieurs histoires de vie et ont mis en avant plusieurs identités. Cela permet de comprendre pourquoi, en dépit des divers récits, les personnes n'ont pas ressenti une Malaise et une fracture identitaires. Mon analyse cherche à dégager dans le discours actuel des anciennes persécutées politiques la mise en récit du hasard, des choix, des rencontres et des projets afin d'en faire une nouvelle trame. Je pense que le contexte postdécembriste et de la recherche pèsent lourdement sur leurs récits de vie.

En partant de ces considérations théoriques, j'ai entamé ma recherche auprès de quelques anciennes détenues politiques. J'ai été avertie qu'un tel sujet reste sensible du point de vue émotionnel, social et culturel pour les personnes interviewées, mais également pour la société et pour moi-même. Pour limiter au maximum ma présence dans les récits de femmes interrogées, j'ai décidé d'adopter la technique de l'entretien non directif. Cela a été possible grâce à mes bonnes connaissances de récits de la répression et du milieu dans lequel j'allais faire mon enquête.

Une vie peut se raconter en une heure, en dix, en cinquante¹⁶. Mais la quantité d'information n'augmente pas proportionnellement à la durée de l'enquête, seulement la richesse de l'information s'accroît. Je me suis rendue compte de la pertinence de cette assertion après avoir fait plusieurs séances d'interview avec les anciennes persécutées politiques pendant le régime communiste. En moyenne, les

¹² Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, [Paris], 1990.

¹³ *Ibidem*, p. 138 note 1.

¹⁴ Idem, *Temps et récits*, III: *Le temps raconté*, Paris, 1985, p. 446.

¹⁵ Idem, *L'identité narrative*, "Esprit", juillet-août 1988, p. 304.

¹⁶ La part de l'oubli, les non-dits sont extrêmement importants pour la durée du récit.

femmes ont raconté leur vie en deux heures. Chacune d'entre elles a raconté sa vie sans contraintes de ma part et sans souci du temps écoulé.

Il peut paraître étonnant qu'une vie pleine d'expérience puisse être dite en si peu de temps. Il est vrai qu'un témoin qui rend compte des faits traumatiques ne cherche pas d'habitude des effets oratoires¹⁷. Cela est possible puisque les récits rendent compte moins du contenu de la vie, que de sa forme dans la mémoire, de l'unité et du sens que les témoins essaient rétrospectivement de donner à leur vie.

Au cours de mon enquête, j'ai fait douze entretiens dans un milieu homogène, c'est-à-dire un milieu organisé par le même ensemble des rapports sociaux -structurels¹⁸, à savoir la classe moyenne de l'entre-deux-guerres¹⁹. Il s'agit d'un groupe d'intellectuels appartenant à des familles des libres professionnels: des médecins, des avocats, des journalistes, des fonctionnaires. À cela s'ajoutent deux entretiens faits avec des paysans.

Trois raisons principales m'ont incitée à un tel choix. La première raison est que la plupart de mes interviewés ont été victimes de leur propre activité politique et non seulement de celle du hasard et de l'appartenance à une classe sociale. La deuxième raison renvoie au niveau de scolarité élevé que tous mes collaborateurs/collaboratrices ont, niveau qui constitue une prémisses importante pour la construction particulière de leur discours. Quant à la troisième, elle traduit une contrainte importante liée à l'espace et au temps, toutes ces personnes résident à Bucarest, situation qui a facilité mon travail.

J'ai réalisé sept entretiens avec des femmes et cinq avec des hommes. Le nombre des personnes a été imposé par la spécificité de ma recherche. Tout d'abord, la difficulté de trouver des gens en bonne santé physique et psychique pour participer à l'enquête et également disponibles à témoigner de leur expérience de la répression. Ensuite, la limitation méthodologique, je me suis intéressée aux gens appartenant à la classe moyenne ou selon la nomination des communistes "la bourgeoisie" puisque cette classe sociale a été l'ennemie par excellence que les communistes se sont acharnés à détruire.

2. Mon enquête

Ma démarche part d'une informatrice principale qui m'a recommandé à ses amis. Ensuite, une amie de ma collaboratrice m'a mise en contact avec son amie à elle et ainsi de suite. Pendant l'enquête, j'ai également essayé de diversifier les informateurs et les informatrices, pour que ma recherche ne se cantonne pas dans le même groupe d'ami(e)s. Il est vrai que d'une certaine manière ils se connaissent

¹⁷ Bruno Gelas, *Le témoignage et la fiction*, in *Le témoignage*, Cahiers de Villa Gillet, n° 3, novembre 1995, p. 61.

¹⁸ D. Bertaux, *L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités*, "Cahiers internationaux de sociologie" 69 (1980), p. 205.

¹⁹ Bien que pendant l'entre-deux-guerres on ait essayé d'établir une distinction entre les intellectuels et la bourgeoisie, cela n'était pas facile. Les choix politiques et sociaux des intellectuels et des bourgeois étaient souvent les mêmes. En outre, les deux groupes étaient consommateurs de la même culture et ils lisaient la même presse. Maria Bucur, *Eugenie și modernizare în România interbelică*, Iași, 2005, p. 176.

entre eux, les femmes, ayant été incarcérées dans les mêmes prisons²⁰. Les hommes aussi se connaissaient de loin ou de près mais il n'y a pas eu de contact entre eux pour ma recherche. J'ai interviewé soit des hommes que j'avais déjà fréquenté pour mes autres enquêtes de terrain, soit les maris de mes collaboratrices.

Ma recherche a débuté en été 2002. Dans le cadre du projet "Vivre ensemble", j'ai recueilli trois récits de vie: d'un ancien combattant de la Deuxième Guerre mondiale, d'une femme ayant subi des persécutions politiques pendant le communisme, mais sans avoir connu l'expérience carcérale, et d'un ancien détenu politique. C'était à cette période que je me suis familiarisée avec la méthode des récits de vie. Une méthode qui permet de ne pas imposer aux autres nos propres catégories, le cadre d'ensemble étant déterminé par l'informateur et non pas par le chercheur comme cela aurait été le cas si on avait fait un questionnaire²¹.

L'ancien combattant était un monsieur âgé de 90 ans, un paysan qui vivait seul dans un village roumain. Soldat dans l'armée roumaine, il avait combattu à côté des Allemands sur le territoire de l'ex. URSS, où il a été fait prisonnier par l'armée soviétique. Il a connu les camps soviétiques de prisonniers de guerre. Après quelques années passées dans les camps, il est rentré en Roumanie dans son village natal où il a continué à vivre. Il n'a pas connu les persécutions politiques communistes. Son récit m'a aidée à mieux comprendre les récits des anciens détenus, à réfléchir sur le discours des hommes, sur les thèmes récurrents de leurs récits.

La deuxième personne interviewée provient d'une famille des paysans riches, une sorte de koulaks roumains. Pendant la collectivisation de l'agriculture, elle et son mari ont subi des persécutions puisqu'ils ne voulaient pas renoncer à leurs propriétés terriennes et à leurs animaux. Maltraitée par la milice et les officiers de la Securitate, elle a eu la chance de ne pas connaître les prisons communistes. Elle demeure toujours dans son village.

Le troisième entretien que j'ai fait a eu un impact essentiel sur ma recherche concernant les persécutions politiques. Il s'agit d'un très apprécié historien, un intellectuel renommé et ancien détenu politique. Appartenant à une famille "bourgeoise" dont plusieurs membres ont été incarcérés, de santé fragile pendant sa jeunesse, il a été arrêté et condamné pour avoir fréquenté l'Institut français de Bucarest. Son récit, réfléchi et bien élaboré, est une leçon d'histoire et de morale de la part d'un intellectuel raffiné.

Cette expérience m'a donné une motivation additionnelle pour ma recherche sur la mémoire des persécutions politiques. Je me suis demandée si les femmes qui ont connu la prison pour des raisons politiques ont vécu leur expérience sur un autre plan que les hommes. J'avais avancé l'hypothèse qu'on peut plaider pour une mémoire de la violence politique "au féminin" et que cette mémoire subit fréquemment de puissantes influences de la part des représentations masculines. En outre, je pensais que le témoin des persécutions politiques n'est pas seulement le

²⁰ Les prisons pour les femmes ont été peu nombreuses. La plus fréquentée était celle de Mislea. En outre, tout le monde passait par Jilava qui était une prison de transit.

²¹ Paul Thompson, *Des récits de vie à l'analyse du changement social*, "Cahiers internationaux de sociologie" 69 (1980), p. 254-256.

porte-parole d'une factualité dans l'espace public, mais qu'il est aussi engagé à promouvoir un jugement éthique sur le sens du Pouvoir. Deux questions me paraissaient exprimer le mieux l'enjeu de mon enquête: Comment le passé politique traumatisant fait irruption dans le récit de vie des anciennes détenues politiques? Peut-on parler à la fois d'une éthique et d'une esthétique du témoignage lors de la mise en intrigue du récit de vie des anciennes persécutées politiques?

L'enquête est partie d'une informatrice principale qui travaille à la Fondation Culturelle *Memoria*. Il s'agit de la rédactrice en chef de la revue de la fondation, une ancienne persécutée politique. Il m'a semblé évident que c'était cela mon point de départ. Elle me connaissait déjà, j'avais d'ailleurs habité dans sa maison, elle correspondait à mes critères de recherche: femme, intellectuelle, faisant partie des milieux bourgeois. Je lui ai expliqué ma démarche et je l'ai priée de collaborer à ma recherche.

J'ai réalisé mon premier entretien avec elle à l'été 2003. Je me suis rendue à cette interview avec une série d'idées préconçues concernant la mise en discours du récit, des préjugés qui relèvent du *doxa*. En tant que femme postmoderne, j'étais à la recherche d'une identité féminine dans le langage, à savoir une écrasante présence du corps dans le discours, une absence de l'action et un langage de Dedans, de l'intérieur du corps²². Je pensais que le temps du récit serait cyclique, qu'il y aurait une discontinuité du discours et que le bavardage sur le corps, vu toujours comme une marque de l'identité féminine, serait essentiel pour le discours²³. Tous mes préjugés ont été infirmés dès le début et les autres entretiens n'ont fait que les infirmer encore plus.

L'interview a été faite chez elle, en roumain, et il a été enregistré sur bande. Je lui ai demandé de me raconter sa vie en tant qu'ancienne détenue politique sans pour autant insister sur les persécutions politiques. Je lui ai donné la liberté totale en ce qui concerne son récit. Je ne lui ai pas posé de questions, je n'ai pas demandé des détails. J'ai employé cette technique puisque j'ai voulu déceler les principaux thèmes de son récit, quelles sont les périodes de vie privilégiées dans le discours et quel sera le ton général de l'exposé. L'entretien s'est bien déroulé, sans pauses et il a duré environ deux heures.

Cette première interview m'a permis de mieux me préparer pour mon enquête. J'ai remarqué le discours logique et clair, la mise en évidence du devoir de mémoire et l'importance des cadres de la mémoire pour la mise en récit de la répression et du vécu communiste. Ce premier entretien m'a confirmé que le choix de cette technique d'interview est le meilleur pour ma problématique.

À la fin de cette première séance, j'ai prié cette dame de me mettre en contact avec ses amies, anciennes détenues politiques. En sachant que la participation à une telle recherche peut être délicate pour les femmes, je lui ai demandé de me présenter à ces dames et de leur présenter mon projet. Elle les a contactées et elle m'a

²² Béatrice Didier a établi les caractéristiques de l'écriture et du discours féminin. Béatrice Didier, *L'écriture – femme*, Paris, 1991, p. 15-40.

²³ *Ibidem*, p. 33.

recommandée à ses amies. Ensuite, ma tâche a été de les contacter à mon tour et d'établir un rendez-vous.

Le premier contact a été téléphonique. Je me suis présentée en tant qu'historienne intéressée aux persécutions politiques. J'ai expliqué à chacune de ses dames mon projet et mon intention de réaliser des entretiens sur le sujet avec elles. Lorsqu'elles ont accepté, je me suis rendue chez elles. Une fois arrivée, je me suis présentée encore une fois, comme historienne, encadrée dans un programme de maîtrise en sciences sociales à l'Université de Bucarest déroulé sous l'égide de l'École Doctorale Francophone en Sciences Sociales. Je leur ai également décrit cette institution qui donne la possibilité de présenter ma recherche à l'extérieur du pays. D'ailleurs, cet aspect a été important pour l'enquête. Les dames et les messieurs interviewés se sont montrés heureux de faire connaître leur expérience au-delà de la frontière roumaine. Ensuite, j'ai explicité ma recherche. Je leur ai dit que je m'intéresse à la mémoire des persécutions politiques chez les femmes ayant subi la répression communiste. Je les ai priées de me raconter leur vie en tant que témoins de celle-ci sans insister sur les tribulations carcérales.

Dans un premier temps, j'ai réalisé cinq entretiens. Suite à cette première étape, j'ai rédigé un mémoire de maîtrise en 2004 présenté à l'École Doctorale Francophone en Sciences Sociales, Europe Centrale et Orientale. Intitulé "Raconter au féminin. Mémoire et identité des anciennes détenues politiques", ce travail m'a permis de mieux saisir les voies de développement de mon projet.

L'analyse de ces cinq récits de vie des anciennes détenues politiques m'a fait élaborer un concept exploratoire. Il m'a semblé que la mise en discours du vécu de ces dames porte le sceau de l'*habitus* tel qu'il fut défini par Pierre Bourdieu. Selon le sociologue français, l'*habitus* désigne des manières d'être, de penser et de faire communes à plusieurs personnes de même origine sociale, issues de l'incorporation non consciente des normes et des pratiques véhiculées par le groupe d'appartenance. Néanmoins, il n'entraîne pas mécaniquement des conduites identiques, mais plutôt des tendances à certaines conduites. Bien que dans la même classe sociale les *habitus* soient proches, ils ne sont pas identiques, car chaque individu est confronté à des expériences sociales plus ou moins diverses²⁴.

Pierre Bourdieu parle des *habitus* clairement différenciés selon le principe de division dominant et capables de voir le monde selon ce principe. "Les divisions constitutives de l'ordre social et, plus précisément, les rapports sociaux de domination et d'exploitation qui sont institués entre les genres s'inscrivent ainsi progressivement dans deux classes d'habits différentes, sous la forme d'hexis corporelles opposées et complémentaires et de principes de vision et de division qui conduisent à classer toutes les choses du monde et toutes les pratiques selon des distinctions réductibles à l'opposition entre le masculin et le féminin"²⁵. L'*habitus* féminin selon Bourdieu met en évidence le fait que les pensées et les perceptions des femmes en tant que dominées soient structurées conformément aux structures mêmes

²⁴ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, 1980, p. 88.

²⁵ Idem, *La domination masculine*, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 84, septembre 1990, p. 29-36.

de la relation de la domination qui leur est imposée. "Leurs actes de connaissances sont ainsi des actes de reconnaissance, de soumission. Néanmoins, il y a toujours une place pour une lutte cognitive à propos du sens des choses"²⁶.

À partir de ces considérations, j'ai cherché à dégager un *habitus* de la femme bourgeoise roumaine. Bourdieu considère que "les femmes restent séparées les unes des autres par des différences économiques et culturelles qui affectent entre autres choses leur manière objective et subjective de subir et d'éprouver la domination masculine – sans pour autant annuler tout ce qui est lié à la minoration du capital symbolique entraîné par la féminité"²⁷. J'ai supposé que les personnes de sexe féminin de la classe moyenne ont incorporé dans le processus de socialisation la domination masculine de l'époque. Cette domination valorise les modèles et les valeurs masculines et masculinisantes et assigne des rôles et des valeurs spécifiques aux deux sexes. Pendant l'entre-deux-guerres les hommes étaient destinés à l'espace public et au champ du pouvoir tandis que les femmes étaient vouées à l'espace privé. L'émancipation de la femme restait toujours dans les extensions de l'espace privé qu'étaient les services sociaux et éducatifs et dans les univers de production symbolique comme les champs littéraires, artistiques et journalistiques. J'ai supposé que par le biais du concept de l'*habitus* je peux expliquer leur discours, les motivations de leur témoignage, mais également comprendre leur identité. J'ai aussi pensé que c'est l'*habitus* qui permet à mes collaboratrices de se reconnaître comme restant les mêmes à travers le temps et en dépit des bouleversements de leur vie.

Après avoir soutenu avec succès mon mémoire de maîtrise et ayant obtenu les ressources pour continuer ma recherche, j'ai décidé d'approfondir et d'élargir mon projet. Tout en utilisant les récits recueillis, le réseau déjà formé et l'expérience accumulée, j'ai décidé de faire des entretiens en profondeur. J'ai été à la recherche d'une individualité qui m'avait échappé à une première analyse de leurs récits. Je suis donc revenue chez les dames interviewées pour d'autres séances d'entretien. Je les ai priées de me raconter encore une fois leur vie, plus en détail s'il est possible.

J'ai pensé que la confiance déjà établie, il sera plus facile pour les femmes de s'ouvrir envers moi. J'ai également espéré que le temps écoulé entre les entretiens va faire surgir d'autres souvenirs. Néanmoins, cette démarche n'a abouti à aucun changement spectaculaire en ce qui concerne les récits. Dans la plupart de cas, j'ai écouté le même discours. Pour les autres, il s'agit seulement de détails qui se sont rajoutés au premier récit.

Il semble que leur récit avait déjà pris une forme, je peux dire, même dans leur mémoire. Marc Augé affirme que la mise en récit des souvenirs influence la capacité ultérieure de remémoration²⁸. Il est vrai que le contexte social et politique n'a pas changé entre les deux périodes de temps. Les néo-communistes étaient toujours au pouvoir, le procès du communisme impossible, les problèmes liés aux propriétés confisquées par les autorités communistes restaient à l'ordre du jour. Néanmoins, je considère que cette constance du récit vient d'ailleurs. Mes

²⁶ *Ibidem*, p. 19.

²⁷ *Ibidem*, p. 101.

²⁸ Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, Rivages Poche, 2001, p. 29.

collaboratrices avaient raconté leur vie à plusieurs reprises, leur discours étant déposé dans leur mémoire. J'ai appris que toutes ces femmes ont témoigné pour l'Archive d'histoire orale de l'AFDPR, qu'elles ont été interviewées par d'autres chercheurs et/ou par des journalistes ce qui pourrait expliquer dans une certaine mesure leur discours.

Qui plus est, plusieurs d'entre elles avaient déjà publié des articles sur leur expérience carcérale et même des livres d'entretiens. Donc, leurs récits de vie ont eu dans leur mémoire, peut-être virtuelle, une forme bien établie, leur propre style. En outre, je pense que la posture autobiographique ait été déjà intériorisée, que la conscience réflexive ait travaillé sur le souvenir²⁹. En outre, il semble que les souvenirs devenaient les prisonniers de leur mise en discours. Au fur et à mesure que l'identité se forgeait, la quête de soi devenait plus formelle.

En 2005, j'ai pris contact avec deux autres femmes, l'une appartenant au même cercle d'amies, une autre recommandée par ma directrice de thèse à Bucarest, toutes les deux appartenant au même milieu, à savoir "la bourgeoisie". J'ai fait deux séances d'entretiens avec chacune d'entre elles et je me suis rendu compte que leurs récits de vie confirmaient mon interprétation concernant les autres.

J'ai jugé alors nécessaire de faire des entretiens avec les hommes pour vérifier les conclusions de mon mémoire de maîtrise et l'interprétation que j'ai envisagée à donner à ces récits. J'ai fait cinq entretiens en deux et parfois trois séances avec d'anciens détenus, la plupart d'entre eux des parents des femmes interviewées. Leurs récits renforcent certaines de mes hypothèses tout en infirmant d'autres.

L'examen à chaud des entretiens m'a incitée à revenir pour une continuation, ensuite avec une grille de questions. Tant les hommes que les femmes ont répondu à un questionnaire inspiré par la situation politique et culturelle de la Roumanie de ces jours-là. La question centrale portait sur la victimisation des anciens détenus politiques dans l'espace public.

La nécessité de trouver cette capacité de raconter des histoires, de mettre en scène des caractères, de produire des effets dramatiques m'a poussée à faire des entretiens avec des gens appartenant à un milieu intellectuel bourgeois³⁰. Il est vrai que je me suis sentie plus à l'aise à parler avec des gens d'un milieu dont je fais partie, un choix déterminé par mon *habitus*³¹. D'autre part, il a été plus facile d'entamer ma recherche auprès des personnes que je connaissais déjà et qui gravitaient autour de la Fondation Culturelle *Memoria*.

²⁹ D. Bertaux, *L'approche biographique* cit., p. 216.

³⁰ *Ibidem*, p. 215. Il avance l'hypothèse que "l'autobiographie est une forme d'expression qui n'appartient qu'à la culture occidentale, seule culture dans l'histoire à avoir dégagé le Moi, l'individu du tissu social communautaire." L'autobiographie, avec la capacité de raconter des histoires, de mettre en scène des caractères, de produire des effets dramatiques, est une caractéristique non seulement de la bourgeoisie occidentale, mais également de la bourgeoisie roumaine qui suivait le modèle occidental.

³¹ Bourdieu montre que *l'habitus* tend à se mettre à l'abri des crises et des mises en question critiques en s'assurant un milieu auquel il est aussi préadapté que possible. *Pierre Bourdieu, le poids des premières expériences*, in Alain Accardo, Philippe Corcuff, *La sociologie de Bourdieu*, [2^{ème} édition], Bordeaux, 1989, p. 73.

Après avoir réalisé ces douze entretiens et après avoir écouté les réponses à la grille des questions, j'ai avancé l'hypothèse que le témoignage individuel des anciennes persécutées politiques ayant participé à ma recherche se veut une preuve quantitative qui s'inscrit dans le paradigme dénonciateur du régime communiste, ainsi qu'un récit d'une trajectoire individuelle réussie par rapport aux buts du régime voué à les détruire. Donc, le témoignage des anciennes détenues politiques de la classe moyenne est à la fois un devoir envers l'histoire de la Roumanie (à savoir, envers une société, une mentalité, une morale, une visée éthique de la vie "bonne"), mais également la mise en discours d'une identité narrative propre à chaque personne interviewée, identité tributaire de l'*habitus* typique à la classe moyenne roumaine caractérisée par une manière propre de construire le féminin.

Les récits de vie que j'ai recueillis pendant mon enquête auprès des anciennes détenues politiques roumaines peuvent être interprétés comme exemplaires pour un modèle narratif sur la répression communiste. La structure, la forme, le contenu, la vision du monde de ces récits se ressemblent à un tel point qu'ils peuvent être considérés comme un archétype du discours des femmes persécutées de la classe moyenne. Il s'agit là d'un témoignage au féminin. C'est un féminin qui subit l'influence du modèle masculin de l'époque de l'entre-deux-guerres: l'usage d'un langage masculinisant, un récit court, logique et rationnel, l'absence du corps dans le discours, la dévalorisation de l'expérience personnelle féminine dans l'espace public.

Les récits des anciens persécutés politiques mettent en évidence un témoignage caractérisé par un discours long, détaillé et plus personnalisé. Trouvant son explication dans l'habitude de l'homme de s'exprimer publiquement, leur témoignage rend compte d'une responsabilité assumée. L'homme est responsable de *res publica*, il est de son devoir de parler de l'état de la nation, de présenter son passé et de penser son avenir.

Je peux affirmer que si mes collaborateurs parlent en leur propre nom, mes collaboratrices témoignent au nom de leur famille, de leur milieu (et ses valeurs) détruit par les communistes. Leur témoignage se caractérise par une aspiration vers les valeurs universelles des droits de l'homme.

Conclusions

Lorsque j'ai démarré mon enquête, j'étais à la recherche d'un effet d'authenticité qui aurait dû surgir des témoignages des anciennes persécutées. En tant que témoins, les femmes que j'ai interviewées ont récréé pour moi la communauté des prisonnières politiques; elles m'ont fait apparaître un monde disparu. Même si je suis restée toujours dans l'attitude d'une experte, n'ayant pas vécu cette expérience, je m'approprie cette mémoire à double titre, de femme et de Roumaine, devenant ainsi un "vecteur" de transmission de cette mémoire, l'inscrivant dans mon héritage.

Ma recherche a également joué un rôle dans le processus de reconquête mémorielle et identitaire de mes collaboratrices. Elle leur a offert à égale mesure la possibilité de dénoncer encore une fois le communisme. Ces femmes ont participé à mon enquête en espérant qu'un travail académique donnera une légitimation et une dimension scientifiques à leur témoignage. Éduquées et munies d'esprit civique, elles

ont la conscience de l'importance d'un travail de recherche pour la mise en théorie de leur expérience. La généralisation de leur vécu et sa mise dans un contexte plus large leur permettent de surpasser le trauma. D'ailleurs, la plupart d'entre elles ont collaboré à plusieurs autres projets scientifiques ou artistiques sur les persécutions politiques.

La méthode des récits de vie semble bien combler le sujet de la répression des femmes. La liberté donnée par l'entretien non directif a permis aux anciennes détenues politiques de raconter seulement les aspects de leur vie qui leur conviennent le mieux. Les questions auraient pu sembler indiscretes et auraient pu donner l'impression que je ne m'intéresse qu'à ma recherche.